MARIE NDIAYE

LES GRANDES PERSONNES

théâtre

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PUZZLE, théâtre (avec Jean-Yves Cendrey), 2007.

MON CŒUR À L'ÉTROIT, roman, 2007 (repris dans « Folio », n° 4735).

TROIS FEMMES PUISSANTES, roman, 2009 (repris dans « Folio », n° 5199), prix Goncourt 2009.

Aux Éditions Mercure de France

AUTOPORTRAIT EN VERT, 2005 (« Traits et portraits » ; repris dans « Folio », n° 4420).

Aux Éditions de Minuit

QUANT AU RICHE AVENIR, roman, 1985.

LA FEMME CHANGÉE EN BÛCHE, roman, 1989.

EN FAMILLE, roman, 1991.

UN TEMPS DE SAISON, roman, 1994 (« double », n° 28).

LA SORCIÈRE, roman, 1996 (« double », n° 21).

HILDA, théâtre, 1999.

ROSIE CARPE, roman, 2001, prix Femina.

PAPA DOIT MANGER, théâtre, 2003.

TOUS MES AMIS, nouvelles, 2004.

LES SERPENTS, théâtre, 2004.

Aux Éditions P.O.L

COMÉDIE CLASSIQUE, roman, 1987 (repris dans « Folio », n° 1934).

Suite des œuvres de Marie NDiaye en fin de volume

Extrait de la publication

LES GRANDES PERSONNES

Extrait de la publication

MARIE NDIAYE

LES GRANDES PERSONNES

théâtre

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

PERSONNAGES

EVA
RUDI
ISABELLE
GEORGES
LE MAÎTRE
LE FILS
LA FILLE
MADAME B.
PARENTS D'ÉLÈVES
CEUX QUI LOGENT DANS LA POITRINE DU FILS (VOIX)

I

EVA : J'avais décidé de ne pas en parler.

Je me disais : si tu commences, on verra que tu as peur et tu seras bien obligée d'avouer que tu as peur.

Tant que je n'en parlais pas, ce n'était qu'un songe un peu déplaisant.

RUDI : Oui, c'est ça.

Pareil pour moi.

Tant que je n'en parlais pas… un songe !

EVA : Elle est venue te visiter aussi ?

RUDI : Mais oui. Oui.

ISABELLE : Vous auriez dû vous en parler, dès la première fois, ce sont les mystères qui engendrent la terreur.

À quoi sert d'être mariés depuis tant d'années s'il n'y a pas de sympathie, pas de consolation. C'est idiot d'être restés si longtemps dans l'effroi

Extrait de la publication

l'un à côté de l'autre alors que vous marchez du même pas.

RUDI : Oh nous n'en sommes pas sortis, de l'effroi.

EVA : J'ai tout de même moins peur, de te savoir visité toi aussi.

GEORGES : Voilà un problème que nous n'aurons jamais, une source d'angoisse qui nous est épargnée.

ISABELLE : C'est dommage.

J'aimerais, moi aussi, avoir eu une fille qui nous aurait quittés remplie de haine, une fille perdue pour nous et dont l'absence durant de longues années nous aurait attristés, et puis qui reviendrait soudain nous hanter, sans qu'on sache si elle est vraiment là, si elle vit ou pas, ah oui, cela me plairait, c'est dommage.

EVA : Elle vit, elle est là, hein, Rudi ?

RUDI : Il me semble.

J'ai aperçu sa figure, ses joues étaient creuses.

Je l'ai trouvée vieille mais elle n'a que trente-quatre ans.

C'est pourtant ma fille, ma petite.

EVA : J'ai l'impression qu'elle ne nous hait plus.

J'ai aperçu sa figure, ses joues étaient creuses, je l'ai trouvée vieille et laide mais elle m'a regardée avec bonté.

Extrait de la publication

C'est une jeune fille en colère qui avait claqué la porte de la maison, elle était vive et belle et ne voulait plus rien avoir à faire avec nous, ses parents décevants.

Maintenant nous connaissons de nouveau sa figure, nous découvrons d'un seul coup ce que la vie a fait d'elle, nous sommes surpris.

Elle est jeune encore et pourtant exténuée.

Alors que, sur nos visages, les chagrins n'ont pas laissé d'empreintes.

RUDI : Nous sommes frais, nous sommes lisses, c'est vrai.

Pourtant nous avons bien souffert.

Tu te souviens ?

Nous étions dans la cuisine, tous les deux, à préparer notre dîner de couple solitaire et soudain nous nous regardions et nos joues étaient trempées de larmes à cause de cette pensée que nous avions au même moment : nous avions eu deux enfants à qui tant de fois nous avions fait à manger dans cette même cuisine, et nous n'en avions plus, et rien ne pourrait se réparer.

Nous avons beaucoup souffert.

Cela ne se voit pas.

GEORGES : L'argent et la prospérité ont plâtré vos figures d'un enduit très doux.

LE MAÎTRE : Demain je me lève tôt.

Extrait de la publication

J'aimerais aller au lit maintenant.

ISABELLE : Oui, mon trésor.

On y va.

Tu nous rends heureux mais cela ne nous empêche pas d'avoir des rides.

C'est l'argent qui conserve.

Nous, nous n'avons que le bonheur et la fierté, car tu es gentil, attentionné, toujours disponible pour nous.

Mais nous avons nos pauvres têtes de vieux prolétaires.

EVA : Je donnerais tout pour avoir un fils comme lui.

GEORGES : On dit ça. On tient à son petit luxe, à son grand appartement, à ses trois voitures.

EVA : Je donnerais tout cela pour un fils pareil au vôtre, aimant et caressant.

Je retournerais vivre là d'où je viens, je renoncerais à la musique, à la beauté, au gaspillage, pour l'amour d'un vieil enfant qui ne me demanderait pas les comptes de mes erreurs, qui me comblerait d'une tendresse sans conditions et me dirait simplement : Voilà, c'est toi, ma mère.

RUDI : Notre petite fille est là, elle est revenue.

Si nous sommes patients, elle osera se montrer au grand jour.

Extrait de la publication

EVA : Elle me suit dans l'escalier quand je rentre, le soir.

J'entends son souffle et, lorsque j'ai le courage de me retourner, j'entraperçois les contours de son visage, ses yeux humides et brillants.

J'ai allumé la lumière, elle a disparu.

Mais j'ai eu le temps de voir à quel point elle avait enlaidi.

RUDI : Je lui ai dit : Découvre-toi, reviens, n'aie pas peur, mais c'est bien moi qui avais peur.

Je voudrais tant la retrouver comme avant.

LE MAÎTRE : J'aimerais aller au lit.

GEORGES : Quand nous étions encore de pauvres jeunes gens coincés dans leur quartier navrant et que nous luttions en mots et en pensées pour sortir de cet état humiliant, il nous semblait que les enfants viendraient comme des obstacles à cet effort, oh nous n'en voulions pas, jamais.

Pour réussir, nous devions nous affranchir de ce qui faisait le bonheur habituel des riches ou des pauvres sans ambition ni révolte.

Ce que c'est que la vie.

Avec notre fils unique, nous avons végété dans la médiocrité, le manque d'aisance, alors que deux enfants n'ont jamais freiné votre ascension.

Ce que c'est que la vie.

RUDI : Oui, oui, on ne regrette rien, on a fait comme on a pu.

ISABELLE : Moi, je n'envie personne.

Votre argent, qu'est-ce qu'on en ferait ?

Notre fils, lui, est resté près de nous, il est maître d'école et il nous aime.

Où est-ce qu'ils ont disparu, vos enfants ?

Voilà près de dix-sept ans que vous êtes abandonnés, reniés par ceux que vous avez gâtés, et vous cachez votre affliction et il n'y a que nous, vos plus vieux amis, qui la devinons, mais quand de temps à autre vous nous invitez c'est toujours seuls et nous ne rencontrons personne chez vous, à croire que vous nous dissimulez au reste de vos relations comme vous masquez votre peine, pour ne pas gêner.

Nous risquerions de faire tache.

Mais c'est égal.

On se connaît depuis si longtemps qu'on peut tout se pardonner.

Il y a certainement dans notre attitude des particularités qui vous exaspèrent, des restes de misère, un accent rude, on n'y peut rien et on ne s'entend pas soi-même.

C'est égal.

On s'aimera toujours, vous et nous.

Extrait de la publication

GEORGES : Ce que c'est que l'amitié.

EVA : Non, rien ne nous dérange chez vous.

Nous n'avons pas honte, non, nous sommes fiers de vous.

Mais nous avons l'impression d'être jugés par vous, nos amis de plus de trente ans, dans le moindre de nos goûts, de nos choix.

Vous êtes sévères, vous êtes intransigeants.

RUDI : Vous nous intimidez.

Ce qu'il y a de vulgaire en vous nous paraît innocent, car nous l'avons perdu.

Nous sommes raffinés, nous sommes sensibles.

Nous avons l'impression que, tout cela, vous le méprisez, du haut de quoi ?

EVA : Du haut de quoi ?

Peu importe, vous êtes toujours nos plus chers, nos plus tendres amis.

GEORGES : Le type avait à peine ouvert sa porte qu'il se prenait le seau d'ordures en pleine tronche.

RUDI : Oui, on en a fait des coups de ce genre.

GEORGES : On n'était pas les derniers.

Et la mémère qui cherchait son petit chien partout dans la cité et nous, on l'avait enterré tout vivant dans le bac à sable des gosses et on s'était assis sur la motte toute fraîche, et la bouche en

Extrait de la publication

cœur : Non, madame, on l'a pas vu, votre Mozart, il s'appelait Mozart, et on le sentait qui se débattait encore dans le sable, on sentait que ça remuait sous nos fesses, vous vous rappelez ?

EVA, *larmes* : Et on riait, mon Dieu, on riait.

ISABELLE : Voilà, toutes ces choses.

Ce passé vous dégoûte alors qu'il nous réjouit toujours.

Vous craignez peut-être qu'on ressorte ces histoires devant vos amis d'aujourd'hui ?

Mais ils n'en croiraient rien.

Et puis c'est entre nous, qui a besoin de savoir ?

Qu'est-ce que ça leur dirait de vous, qu'est-ce que ça leur apprendrait ?

Si même ils le croyaient, ils ne le comprendraient pas.

Viens, mon petit, on y va, maintenant.

LE MAÎTRE : Ces interminables conversations de grandes personnes, ça me fatigue.

EVA : Ils ont de la chance de t'avoir, tu es un bon fils.

RUDI : Les nôtres aussi ont été de bons enfants avant de nous fuir.

EVA : Restez encore un peu, il n'est pas si tard.

Il y a encore du vin, on peut manger.

Ne nous laissez pas seuls.

Extrait de la publication

GEORGES : Elle a peur d'une nouvelle apparition ?

RUDI : Partez, partez !

Il faut lui laisser la voie libre et lui préparer toujours une atmosphère rassurante.

Si elle vous devine dans les parages, elle en sera intimidée, elle ne se montrera pas.

ISABELLE : C'est vrai qu'elle était assez timide, votre fille.

II

LE MAÎTRE : Les livres et les maîtres m'ont appris qu'il faut complaire à son propre corps comme à son âme, c'est-à-dire qu'on doit s'accommoder à ses fantaisies et à ses exigences afin de ne rien perturber de son bon fonctionnement.

Respectons les humeurs de nos organes.

Allons à la selle selon des horaires réguliers.

Ne malmenons pas notre sphincter.

Il s'agit, en toute chose, d'être tempérant.

Habituons-nous à déféquer lentement, avec retenue et discrétion.

Je m'essuie soigneusement, comme maman me l'a enseigné, et jamais je n'utilise le papier parfumé qui est obscène car on ne doit pas mêler la violette à l'odeur du caca, de même qu'on ne verse pas de sang dans le lait crémeux ni de graisse animale dans l'eau claire.

Je traite mon corps comme un bien inestimable.

Extrait de la publication

Je suis toujours épilé et huilé car j'ai, depuis l'enfance, la peau écailleuse et froide.

À part cela, une santé excellente.

Mais, enfin, quel homme es-tu ?

Ce bouquet de chardons, tes crimes, à qui vas-tu l'offrir ? Quelle sorte d'homme es-tu ?

III

LE FILS : Toi aussi tu es là ?

LA FILLE : Oui.

LE FILS : Je t'entends mais je ne te vois pas.

LA FILLE : Qu'est-ce que tu entends ?

LE FILS : Ton souffle, probablement.

LA FILLE : Je n'en ai pas, je ne respire pas.

Les battements de mon cœur désolé, c'est cela que tu entends peut-être.

Non, n'allume pas. Je ne supporte ni la lumière électrique ni celle du grand jour.

LE FILS : Il y a longtemps que tu hantes cet escalier ? Pourquoi être revenue si tu n'oses pas te montrer ?

LA FILLE : J'attends le moment.

Il ne s'est pas encore présenté.

LE FILS : Ta voix est étrange.

Je la reconnais mal.

Tu as donc tellement vieilli ?

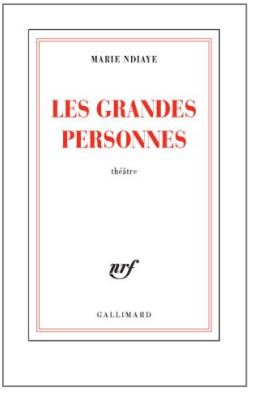
Extrait de la publication

Composition Dominique Guillaumin, Paris.
Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne en janvier 2011.
Dépôt légal : janvier 2011.
Numéro d'imprimeur :

ISBN : 978-2-07-013193-8

179348

Extrait de la publication



Les grandes personnes Marie Ndiaye

Cette édition électronique du livre
Les grandes personnes de *Marie Ndiaye*
a été réalisée le 10 février 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131938).
Code Sodis : N46323 - ISBN : 9782072424588.
Numéro d'édition : 179348.

Extrait de la publication